

MUSIQUE

Théâtre National de l'Opéra : Première représentation du *Festin de l'Araignée*, ballet de M. Gilbert de Voisins, musique d'Albert Roussel. — Reprise de *La Tour de Feu*, drame lyrique en trois actes de M. Sylvio Lazari. — Théâtre Municipal d'Orléans : *Jeanne d'Arc au bûcher*, de MM. Paul Claudel et Arthur Honegger.

Pour la troisième fois le ballet célèbre d'Albert Roussel, *Le Festin de l'Araignée*, a paru sur un théâtre parisien; le 3 avril 1913, sous la baguette de M. G. Grovlez, ce fut la création au Théâtre des Arts que dirigeait M. Jacques Rouché; en 1922, l'Opéra-Comique le monta; enfin l'Opéra, à son tour, vient de le donner le soir du premier mai. Dans l'intervalle l'ouvrage avait littéralement fait le tour du monde, non seulement sous sa forme chorégraphique, mais encore, mais surtout, sous la forme de la suite d'orchestre qui en fut tirée par l'auteur. Il est peu de partitions modernes aussi justement populaires. Ce succès triomphal est sans doute un élément de réussite pour une reprise, mais ce peut être aussi un danger. Je me hâte de dire que le danger a été conjuré grâce aux soins éclairés dont M. Jacques Rouché et ses collaborateurs ont entouré l'œuvre. Ainsi, du *Théâtre des Arts* jusqu'à l'Opéra peut-on regarder sa marche comme une ascension, puisqu'elle est partie d'un petit théâtre d'avant-garde et d'avant-guerre (où s'assemblaient, il est vrai, les meilleurs juges), qu'elle a gagné ensuite les faveurs du grand public à la Salle Favart, malgré les conditions défavorables dans lesquelles elle y fut présentée, et qu'enfin elle trouve à l'Opéra une réalisation musicale, scénique et chorégraphique digne de son auteur.

On sait sur quel argument tout ensemble charmant et dramatique, dû à M. Gilbert de Voisins, Albert Roussel a écrit cette musique exquise : une araignée, tapie dans sa toile, guette les proies que le hasard lui amènera. Fourmis et bousiers vont et viennent, occupés de ces travaux dont le mystère nous étonne. Le papillon survient, danse et se laisse prendre. Il se débat en vain. Une pomme mûre, détachée, tombe et deux vers de fruits l'élisent aussitôt pour demeure. Bientôt, il en sortira cinq de ce palais de Cocagne. Cependant, les Mantes religieux ont résolu la mort de leur enne-

mie l'Araignée. Mais elles se querellent et c'est la fileuse qui fait l'une d'elles captive, tandis que l'autre, épouvantée, s'enfuit. D'une fleur entr'ouverte, naît un éphémère. Il danse, plait et meurt, devant les fourmis tout en admiration, comme elles l'étaient tout à l'heure devant le Papillon. Mais l'Araignée le guettait; il tombe avant qu'elle ait pu le prendre. Il tombe comme un enfant s'endort après avoir trop longtemps joué. Et voici que revient la Mante religieuse, pour délivrer sa sœur prisonnière dans les rets de l'Araignée. Elle y parvient, et, de ses terribles cisailles, elle tue l'Araignée, qui, repliée sur elle-même, reste inerte dans sa toile. Alors le calme revient dans le petit monde des insectes. Et dans la lumière dorée du crépuscule, tandis que commencent à briller les lucioles, les fourmis emportent l'Ephémère enseveli dans un pétale de rose — splendide comme le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

Les dimensions énormes du cadre et du plateau, à l'Opéra, multiplient la difficulté d'une mise en scène respectant la poésie d'un tel ouvrage. Il est d'abord un danger auquel n'échappèrent pas, en 1910, les décorateurs et les costumiers de Chantecler, qui, eux encore, avaient affaire non point à des insectes, mais aux habitants bien plus gros d'un poulailler. Grandir démesurément des fourmis, nous les montrer comme les fait voir un microscope, ce n'est point, en somme, ce qu'on attend d'un artiste. M. Léon Leyritz a compris sa tâche tout autrement. Il n'a point copié la nature; il a transposé les thèmes qu'elle lui fournissait; il ne lui a demandé que l'inspiration de sa fantaisie, mais il n'a, en obéissant à son instinct créateur, jamais perdu de vue la réalité. Et c'est merveille de voir comme il a réussi à suggérer tout ce qu'il avait à nous faire comprendre, sans jamais, cependant, nous ramener à la vision brutale d'une bestiole monstrueusement agrandie jusqu'aux dimensions d'une créature humaine. Le décor, d'abord, avec sa toile d'araignée plantée un peu de biais, vers le centre de la scène, avec sa rose et son arrosoir, avec le pétale immense, fait de velours et de satin, semble avoir été conçu par le peintre ordinaire de la reine Mab. Les costumes sont exquis, autant par leur forme que par leur couleur : Fourmis habillées d'une étoffe cirée noire, mais

avec des chaussons couleur framboise, Vers de fruits gainés dans des anneaux rougeâtres, Bousiers à la livrée marron beige, Papillon rose et bleu, comme dans les légendes, Ephémère blanc, Araignée grise, dans sa robe velue ou bien emplumée (on ne sait), mais propice aux grimpers acrobatiques et aux retournements dans les rets de la toile tendue — tout est d'une invention exquise, jusqu'aux costumes des Mantes, dont le vert d'émeraude s'harmonise si bien avec les tonalités plus chaudes des autres costumes et avec le décor. Et quand les fourmis entrent, menues, sur les pointes, quand les hôtes du jardin, groupés en cortège, suivent les funérailles de l'Ephémère, le spectacle est d'un charme si profond qu'on se trouve transporté dans un monde de rêve.

C'est Mlle Suzanne Lorcía qui est l'Araignée. Son agilité fait oublier que l'araignée est elle-même prisonnière en sa toile. Elle s'y meut avec une souplesse merveilleuse. Mlle Solange Schwarz est un Ephémère dont on voudrait prolonger la trop courte vie afin de prolonger sa danse. Chaque création de cette danseuse remarquable nous donne de nouvelles raisons d'admirer son art si nuancé; Mlle Dynalix est un éblouissant Papillon; Mlles Binois, Sertelon, Rigel, MM. Duprez et Efimoff complètent une distribution digne de l'Opéra. Quant à la chorégraphie de M. Albert Aveline on ne saurait trop louer son ingéniosité, ni sa poésie. Elle vaut tout autant par l'ensemble que par les détails. On y trouve surtout ce souci si rare de servir l'œuvre et qui partout préside aux inventions dont chacune, en soi, affirme la qualité du chorégraphe. M. Louis Fourestier et l'orchestre ont droit aux mêmes éloges. Cette partition si connue et pourtant si fraîche, s'anime par leurs soins et brille d'un éclat que les années ne ternissent pas. A l'entendre ainsi, jaillissant de la fosse d'un théâtre pour illustrer le ballet dont elle est le vivant commentaire, on en saisit mieux encore qu'au concert l'exquise originalité. On remarque chaque trouvaille mélodique ou harmonique, chaque particularité rythmique. Le plaisir des yeux complète le plaisir des oreilles : que les fourmis entrent, par petits groupes, sur ce motif des violons soutenus par les cors et les clarinettes; qu'elles se joignent en masse, leurs mouvements se lient au

déroulement de la partition, comme les glissades de l'araignée au long des fils de sa toile transposent en mouvement les traits chromatiques des violons.

M. Jacques Rouché — qui fut le dedicataire du *Festin de l'Araignée* — a fait entrer à l'Opéra un ouvrage dont la place y était marquée.

§

On ne peut que féliciter aussi M. Rouché d'avoir repris — et cette fois pour le maintenir, il faut l'espérer — le beau drame lyrique de M. **Sylvio Lazzari**, *La Tour de feu*, qui fut créé en 1928 et redonné quelques années plus tard avec le plus vif succès. Cet ouvrage est, en effet, l'un des meilleurs du répertoire moderne, aussi bien pour l'originalité et la puissance de sa conception dramatique que pour la qualité et la personnalité de son exécution musicale. Après le *Vaisseau Fantôme*, après *Tristan* et après *l'Etranger*, avoir réussi une œuvre dont le personnage principal soit, en réalité, la Mer et la Tempête, l'avoir fait en laissant à la musique cette apparence de jaillissement qui semble spontané, mais qui pourtant est bien en vérité discipliné par une maîtrise profonde, c'est un véritable tour de force. Mais j'ai tort de dire que la Mer est le principal personnage de *La Tour de Feu*. Il y en a un autre, partout présent, et qui se manifeste d'une manière exquise : c'est la Bretagne. Je ne crois pas cependant que le musicien ait fait de grands emprunts au folklore : il a fait mieux. Il a nourri son esprit de cette sève populaire dont les chansons de terroir sont gonflées. Il a créé ses motifs et inventé des rythmes en parfaite conformité avec cette admirable musique, car il est doué d'une nature de poète, d'un esprit créateur de mélodies. Cette partition « chante » — et les caractères des personnages y sont définis musicalement d'une manière étonnante. L'orchestre a cette plénitude et cette fluidité tout ensemble qui donnent leur juste caractère aux passages de tendresse et aux déchainements de la tempête.

Mme Marisa Ferrer — qui avait chanté déjà Naïc après Mme Fanny Heldy — a donné au rôle toute sa poésie et elle s'y est montrée d'une vaillance vocale hors de pair. Elle est émouvante et belle, énigmatique comme doit l'être celle qu'on

dit fille d'une ondine, et qui porte en elle un mystère. M. de Trévy — qui reprend le rôle d'Yves après M. Georges Thill — oppose avec une parfaite justesse l'humaine frénésie du personnage, sa folle fureur incendiaire, au rêve de Naïc. M. Endrèze est, comme à son ordinaire, remarquable dans le troublant et ténébreux Jacintho. On n'imagine plus, quand on l'a entendu et vu, qu'il soit possible d'interpréter différemment un rôle. M. Claverie, dans le traître Yann, est vocalement parfait, mais n'a point l'air aussi perfide que le drame l'exige. M. François Ruhlmann dirige l'orchestre avec sa sûre autorité. Les décors de M. Mouveau, d'après les maquettes de Maxime Dethomas sont fort beaux. Mais je ne crois pas que l'emploi du cinéma pour la tempête ajoute grand'chose : cette mer qui mugit et ce vent furieux, c'est la musique qui les *montre*. Le film — outre que sa projection vient souvent à contre-temps, et qu'il fait voir l'écroulement fracassant d'une lame au moment où l'orchestre, précisément, se calme — distrait l'attention. La scène se passe au sommet du phare : on domine l'océan, on l'entend, et cela suffit.

§

Il ne me reste pas assez de place pour parler comme il se doit de la *Jeanne d'Arc au bûcher*, due à la collaboration de MM. Paul Claudel et Arthur Honegger, et qui fut créée par Mme Ida Rubinstein au Théâtre Municipal d'Orléans le 6 mai, pour les fêtes traditionnelles. Je me propose de consacrer toute une chronique à cet ouvrage. Mais je veux dire sans plus tarder qu'il est l'un des plus émouvants, des plus nobles et des plus beaux qu'il m'ait jamais été donné d'entendre. Depuis *Le Roi David* et depuis *Judith*, nous savions bien que M. Arthur Honegger nous apporterait quelque jour un pur chef-d'œuvre qui l'égalerait aux plus grands. C'est maintenant chose faite et sa *Jeanne d'Arc* a pris place au plus haut rang. Il faut ajouter que M. Paul Claudel lui a donné, pour cet oratorio dramatique, le plus magnifique poème qu'un musicien ait pu rêver.

RENÉ DUMESNIL.